

Troisième chronique, les clodos célestes, 1er février 2020.

En prenant de la bouteille, pigé que les blessures même narcissiques, l'orgueil, sont parfois nécessaires aux vivants. Pas une raison d'en rajouter mais ça permet de se construire de manière autonome. Quand j'écris c'est par capacité à déceler un aspect d'une scène que d'autres ne voient pas, à ressentir un truc et choisir des mots qui essaient de le raconter. D'où le fait que je ne cherche plus à être quelqu'un d'autre, seulement ma pomme. Même au prix de pouvoir être blessé ou que les autres ne me comprennent pas. Je me contente de faire ma part. Je vis ma solitude de façon active. Pour ça qu'en grimpe j'aime partir seul faire du bloc et me coltiner en compagnie du rocher. J'y trouve concentration, attention, pure précision du geste. Après dans la vie, j'aime aussi cette précision dans la parole sans trop de bla bla ou ronds de jambes.

Cette solitude est à double tranchant. Elle peut se développer comme un acide qui ronge inconsciemment le cœur et isole des autres. Paradoxe de se dissoudre dans sa passion, bouffé, rongé de l'intérieur quand y a plus que ça dans la vie. J'en ai connu quelques-uns dans mon histoire, ça fout les jetons.

Revenir au mouvement, je le pousse parfois dans ses limites jusqu'à fouiller dans mes retranchements...pour guérir de mécanismes d'isolement que je sens quand je suis en conflit avec quelqu'un ou que je me sens critiqué injustement (de mon point de vue) je partais (plus jeune) des heures faire du bloc pour épuiser mes ruminations, ma rogne, peaufiner mes arguments jusqu'à me calmer et retrouver la concentration dans ma grimpe.

Ça me montre à quel point je me sens faible parfois par rapport à d'autres et très limité. Je deviens conscient physiquement de mes insuffisances et motivé à tenter un pas de bloc qui réussit me montre que je suis plus fort d'où moins en rogne contre moi. Et si je rate, je me retrouve tenace à vouloir répéter le mouv. Pour me sentir m'améliorer...c'est bien gamin ! Comme si enveloppé, calmé par le rocher je devenais roc et que cette expérience intime avec lui me sert dans ma vie quotidienne.

Plus jeune, je me demandais si beaucoup de monde pouvait aimer un homme qui en cas de problème part seul faire du bloc afin d'éprouver très physiquement ses propres limites. Maintenant même si ça peut me faire chier de ne pas être aimé ...ça va, j'ai assez usé le truc. En ai tiré les conséquences: suis un mec relativement lambda pas spécialement finaud, comme me dit une bonne copine « le boulet », pas plus intelligent qu'un autre. Le type d'homme qui doit expérimenter physiquement les choses pour appréhender ce contre quoi je bute et tenter de comprendre le problème. Constat, j'ai intérêt à avoir une grande vitalité car cette forme d'existence, surtout en vieillissant est très dispendieuse d'énergie. Réfléchir me suffit pas faut que je touche pour savoir. Me faut le contact à l'expérience pour comprendre. Le concept avant nada. J'adore la lecture, je lis beaucoup mais suis pas un intellectuel. Le peu que je crée ne passe pas par la théorie, la logistique. C'est d'un coup « Tiens, si je partais grimper? » « Tiens, j'ai envie d'aller ouvrir une voie. » je sens la vague, loin de la spéculation intellectuelle. Bien sûr je peux réfléchir longtemps à un truc mais si ça ne déclenche rien organiquement je ne bougerais pas. C'est seulement quand ça grimpe en moi de l'intérieur, une levée de forces, un élan que mon compteur intellectuel grimpe un tant soit peu que je vais me dire « ça y est, c'est là, j'ai pigé ». D'où le mec lent puisqu'il me faut du temps et beaucoup d'attention pour me hisser de niveau et arriver à une conclusion. Il m'arrive de prendre trop de temps et c'est gâché et, je le sais, à vie je resterai une quiche en langues étrangères.

Quand en 1984, mes potes sont partis pour devenir guides de montagne, avant l'existence du club, j'ai naturellement considéré que nos relations devenues « conceptuelles » invisibles étaient celles qui pour moi gardaient toutes leurs valeurs. Eux, partis vivre leur aventure professionnelle eu l'effet surprenant d'affirmer mon désir d'être ouvreuse de voies sur rocher. Notre séparation a creusé

ce chemin. En leur présence ce désir n'émergeait pas. Leur absence m'a ouvert à ce qui devenait évidence. Ce mouvement d'ouverture de nouvelles voies est devenu bonheur naturel aussi bien ici en Bretagne que dans le Caroux ou dans les Pyrénées avec des amis. Impression de m'enrichir humainement ainsi que dans ma grimpe. Suis toujours étonné qu'on soit aussi peu nombreux à ouvrir des voies en extérieur, c'est si exaltant, mais bon si les gars ne ressentent pas cette fibre ! Du coup j'ai tendance à me retenir car persuader un gars ne sert à rien si ça vient pas de lui. Et puis je ne crois pas qu'on devrait juger la valeur de la vie à l'aune d'une quelconque efficacité et encore moins rentabilité.

Souvent m'est posé la question : « La qualité première pour un grimpeur ? » Le talent. Dépourvu de talent impossible d'être un grimpeur. La personne fait de l'escalade et même en y mettant tout son enthousiasme sans compter ses efforts elle est encore loin d'y être. C'est « ça » qui est magnifique avec la grimpe c'est que très souvent on y est pas. On fait de l'escalade. C'est qu'on ne sait pas si on a le talent minimum d'être un grimpeur. Ce n'est même pas une qualité, c'est une question préalable. Le talent a son propre esprit, son souffle autonome (automôme), il jaillit lorsqu'il a envie et lorsqu'il est tari ben c'est foutu. Pareil pour les musicos...

Alors la qualité ? Sans hésiter la concentration. Capacité à concentrer le talent limité en notre possession sur l'essentiel dans tel ou tel moment du mouvement... doublée d'une attention fine toute en précision du rythme et donc d'une adaptation instinctive du tonus correspondant au geste. Soit l'art du geste. Si tu souffles trop ou pas assez dans le biniou ...c'est ratasse assurée. C'est simple, savoir se concentrer uniquement sur le pas, en faisant abstraction de sa difficulté, sans anticiper, sans se mettre trop la pression, en oubliant le vide, la peur du vol, en faisant totale confiance en son assureur et en transformant tout ça en une alchimie qui te porte et t'amuses. Alors tu commences à y être. Répéter pour devenir mouvement, lové dedans. Écarter tout le reste, l'extérieur, le regard de l'autre et un trop fort désir de réussite...pour rentrer dans une forme de vide, bienvenue !

Si pas entièrement mouvement, c'est parasite, c'est comme un mal de dents, t'es pas dans ta grimpe, pas concentré. Bien sûr, pas cons, les grimpeurs se disent pour palier ce talent pour le moins délicat je vais travailler la force, elle compensera les insuffisances. Dans mon expérience c'est vrai à partir du...7c il faut de la force pure donc elle est obligatoire pour un grimpeur de 8. Mais en dessous ? Ben c'est simple, pour un grimpeur plus modeste donc presque tous les grimpeurs, quand il est en plein gaz, il peut avoir tous les biscotos qu'il faut, s'il n'a pas la concentration suffisante dans sa gestuelle et ben sa force va se dégonfler fissa. J'exagère ? Démonstration : y a une 10è d'années, avec mon pote Guitou, nous grimpons dans l'arrière-pays niçois sur une falaise bien déversante. Nous étions à vue dans des voies de 7a. Pour tout dire nous en chiions velu et ça ne manquait pas de s'entendre à la cantonade, mais nous réussissions quand même. A côté les potes niçois de Guy ne manquaient pas de nous chambrer toujours velu. Normal les mecs ils répétaient du 8b, respect. Mais la chambre chronique au bout d'une plombe, en continu, ça commençait à nous échauffer les oreilles, alors on demande aux costauds « vous connaissez ces 7a ? Vous les avez faites à vue ? » Eux : « ben non nous pas les connaître. » nous « ben, descendez de votre perchoir et montrez nous, on ne demande qu'à apprendre » ben que croyez-vous qu'il se passa ? Pas un des seuls gros bras des 8b ne réussirent un seul des 7a sus nommés. Fin de l'exemple. Ca relativise la place de la force pure en grimpe. C'est aussi une bonne nouvelle pour la grimpe. Et ben pourtant tous les grimpeurs idolâtraient la force. Allez comprendre !

Après la concentration, je mettrai la persévérance comme qualité. Faut être un tenace, un résistant, aussi bien pour réussir une voie à vue que pour travailler un projet pendant des jours, des semaines. La persévérance dans le geste c'est l'art de respirer dans tout le corps pas seulement avec les poumons. Respirer de partout, par tous les pores de la peau. Le contraire des voies compé. Faites pour faire exploser le grimpeur. Difficile d'avancer dans une grande voie, voire impossible dans un Big Wall (plus de 500m de grimpe) si tu ne respire pas dans la durée, si tu n'as pas installé ta rythmique. Toujours comme un musicos, tu pourras jouer 2 ou 3 morceaux (longueurs) mais partir pour 20 ou 30 longueurs, nada. Privé de concert. La force pure seule fait éjaculateur précoce. Faut savoir transmettre sa concentration dans le corps qui assimile l'information quotidiennement et, progressivement, étend ses capacités. La patience se pointe. Le mec qui vole, rate son essai et hurle,

trépigne voire frappe le mur ou le rocher, il ira jamais très haut dans une grande voie. Humble, tranquille, relativement détaché, lui-là peut commencer à jouir de ses ratages magnifiques. Ne pas se consumer, rester précis durant une longue période exige beaucoup d'énergie, plus qu'on ne l'imagine, apprendre à s'économiser car même quand il est statique, le grimpeur a une dynamique interne plus ou moins exténuante en fonction des conneries qu'il se raconte ou pas. Notre état d'esprit est en première ligne et ce qu'on se raconte s'inscrit dans la moindre de nos fibres. Le nouage n'est pas que gainage musculaire. Grimper c'est développer la capacité à accumuler tous les styles d'expériences, entraîner son corps à encaisser toutes les variations mélodiques qui font fluer l'état du tonus musculaire. Progresser ce n'est pas seulement progresser dans la lecture de la voie mais aussi s'affranchir des problèmes qu'on se crée (peur du gaz, espacement entre les points, vol...). Le talent se niche dans ces détails, dépasser ces obstacles tout en débordant d'énergie. Parfois le talent de se sentir pousser des ailes. Ainsi se tisse un tissu psychique et musculaire indissociable, sorte de talent. Vous dire, là, qu'on n'est pas égaux car là où je flippe j'ai des potes qui commencent à peine à poindre une oreille, comme si je les réveillais tellement ils sont tranquilles quand je peux me sentir à la rue. Se pointe la question de savoir jusqu'où m'engager et avec qui ? Jusqu'où puis-je me pousser ? Jusqu'à quel point puis-je être confiant dans mes capacités ?

Avec l'expérience c'est clair et je suis très heureux d'avoir continué à grimper toutes ces années, d'avoir pris des risques à ma mesure, galères comprises sans regret. Très tôt aux vues des talents de les potos guidos, j'ai su que je serai un bon grimpeur mais limité et que je devrai être très appliqué, régulier si je voulais me mesurer à des projets d'envergure. La plupart d'entre nous s'entraînent parce qu'ils veulent vivre leur vie le plus intensément possible. Le problème pour tout débutant (quel que soit son âge), c'est qu'il ne sait pas de quoi il est capable. S'il veut pouvoir commencer à s'en rendre compte faut qu'il aille grimper dans la nature et multiplier à long terme ces expériences. Ça ne s'acquiert pas sur un mur d'escalade. Il faut donc des projets déterminants sur des falaises mythiques : Verdon, Calanques, Jonte, Alpes ou Pyrénées. Et vous ne pouvez même pas imaginer ce que ça va vous faire ! Le mieux c'est de ne pas traîner car le risque de s'essouffler à s'entraîner uniquement sur mur existe. Il nous faut des objectifs, faut pouvoir rêver. Si je peux vous aider à définir des perspectives, des objectifs, ce serait avec grand plaisir, parlons-en. Car avoir des rêves, des projets, c'est mettre en place notre système immunitaire, il faut bien que nous tirions notre énergie de quelque part. Où ? Sinon en nous-même... Avec quelques autres. Attention à la méprise, il ne s'agit pas de vouloir se prouver quoi que ce soit, juste d'incarner un souffle dont je suis porteur car je le pressens. Le souffle, tout est là, la vie est une œuvre de longue haleine. Je suis l'ex. Du type qui croit que consolider son énergie tant physique que psychique indissociable est chose indispensable. Convaincu que cela vaut la peine d'agir ainsi. Ou du moins que le faire vaut beaucoup mieux que s'en abstenir. Opinion banale mais si je juge que quelque chose en vaut la peine mieux vaut le faire le mieux possible et quelque fois au-delà du possible.

Partager avec vous ce qui me tenait le plus à cœur plus jeune dans la grimpe, le Graal pour moi : m'engager dans les grandes faces de montagne, les grandes voies, les big wall. Dans ces efforts entre 500 et 1000m entre un et trois jours en paroi on part dans un autre monde avec des amis chers. L'engagement est total. Certains projets comme le Yosemite demande entre 6 mois et un an de préparation spécifique, car on sait d'avance qu'il va falloir tout donner et même plus que ça qu'on ne peut encore soupçonner. Et effectivement quand on réussit on termine occis, décapité, vidé et heureux, sinon le renoncement est une option fréquente. Qu'il y ait réussite ou renoncement (remarque je ne parle pas d'échec), ce style de grimpe exige tout de vous...et plus. C'est au-delà de se mettre minable en paroi. Passages obligatoires où on est tellement vidé, à plat, détruit, qu'on perd par moments la notion de notre identité, nos limites bougent et parfois mutent. On ne se sent plus un homme, juste le rouage d'une mécanique, machine. C'est marrant parce que dans la grimpe résine sur mûr et en compét. Quand on dit d'un grimpeur qu'il est une « machine », c'est que rien ne lui résiste, tout lui réussit, c'est « the » vrai costaud, the king ! Dans les big wall c'est le contraire, on devient « machine » quand on ne sent plus rien...on est tellement vidé, usé, plus de peau sur les doigts à force d'avoir tiré, parfois jusqu'au sang pour tenir ces putains de coincements tous lisses, on roupille d'épuisement, tout en assurant, cool. Ici « machine, tu ressens plus rien, donc tu continues,

c'est tout ! ». Si j'avais été un être de chair et de sang y a longtemps que j'aurais plié bagage fissa. C'est vraiment une sensation étrange cette conscience lente et molle, distante de se regarder et de se nier soi-même. De me voir me faire entrer de force dans un lien inorganique. J'avais saisi d'instinct que là perdu dans l'immensité de la paroi, sans redescendre, c'était le seul moyen de tenir. Donc j'suis plus un homme, juste une machine qui ne sent plus rien donc avances, c'est tout !...et ça va bien se passer ! Et effectivement tu te demandes comment tu tiens sur ces infâmes niaquettes, mais étrangement ça passe. Tu es épuisé, tu sais que t'as plus rien et ça passe, t'es ailleurs ! Puis tu recoincés, vidé car à ce niveau d'épuisement c'est normal de se traîner, alors dans ma grande solitude, je me répétais ce mantra, réduisant le monde fabuleux qui m'entourait à mes seules perceptions immédiates, à mes limites les plus étroites et j'arrivais à gagner ce 1er mètre dans ce surplomb puis un autre et encore un. Mon monde ne faisait plus que ces 3mètres avec moi dedans. Inutile de penser au-delà, me réduire juste à l'instant, là, du geste. Plus de vent, de gaz, de ciel menaçant, parti le lac en bas, disparus tout autre réalité, souvenir, passé, même les encouragements de mes amis me semblaient parvenir au loin de je ne sais où. Rien d'autre que machine en mouvement n'avait de connexion avec moi. J'avais atteint une forme d'autisme organique en continuant pas à pas au-delà de ces 3m. Telle était ma minuscule raison de vivre en tant qu'humain, pardon en tant que machine. C'est tellement éprouvant que je suis tout surpris d'être arrivé au relais. Je l'avais oublié, j'étais où ? Je venais d'enchaîner la longueur sur mes coinçeurs et en dehors de ces 3m, je me rappelle de rien, l'enchaînement s'est fait pratiquement sans moi, étrange cette forme d'absence. Freud parlait d'une attention flottante, putain qu'est-ce que j'ai dû flotter !! Mais où j'étais ! Alors ça ! Débordé par l'expérience du mouvement comme s'il fallait qu'elle m'échappe pour se vivre. Moment de lâcher prise. Laisser faire, profiter que quelque chose te pousse en avant. C'est éprouvant mais tranquille.

Dans une couenne (une longueur), parfois, au mieux tu te sens devenir adéquat au mouvement. Tu devines la suite des enchaînements, ça se fait tout seul. Comme c'est assez rare la tendance est de devenir euphorique et si tu ne calmes pas rapidement la bête, très souvent Paf ! Dans les secondes qui suivent tu t'en colles une. M'apprendras à me laisser emporter. Dans ces moments faut pas céder à l'euphorie, rester mesuré et pas remonter dans sa tronche encore moins dans l'ego. Juste profiter, goûter presque en secret, que mes muscles ne sont plus une assemblée révolutionnaire en pleine effervescence en train de décider quelles têtes ils vont couper. Donc faire profil bas pendant qu'ils renoncent à se plaindre. Ils acceptent en silence la fatigue alors profite ! Pendant ce temps je peux même me demander où elle s'est fourrée car je sais qu'elle ne va pas tarder à me tomber dessus, alors profite encore. C'est ainsi qu'on passe des caps. L'organisme entier (tête comprise) arrive à traverser une souffrance physique qui n'existe plus et les notions de « qui je suis » et « qu'est-ce que je fais » peuvent plus ou moins disparaître de notre ciboulot. T'es en plein gaz, seul au monde avec ton pote et c'est le total kif. C'est une impression qu'on pourrait trouver tout à fait folle, mais non, t'es incapable d'éprouver comme bizarre cette extrême bizarrerie de pendouiller presque seul au monde au bout de ton ficelou. Au contraire. Vastitude d'être au monde, d'être monde.

La grimpe m'a fait pénétrer le territoire méta ...physique. C'est pas « je pense donc je suis », c'est « je grimpe donc j'existe ». Pas pour ça que ma vie a un sens ou plus de sens, non. C'est juste que ma vie a une « tenue ». Donc parfois grimper donne momentanément du sens. C'est une philosophie très limitée mais vécue et ... mienne. Très limitée, c'est important et précise car en ces instants je ne pense pas, je suis juste appliqué à tirer mon cul de là. Y a pas vraiment de mots, c'est dans le corps. Dans les grandes voies ce sentiment ne fait que se renforcer tout au long de l'engagement jusqu'à la sortie. Y en a qui parlerait d'état méditatif. J'dirai que je suis pris à la fois dans la beauté et l'horreur du monde. Par instants le grimpeur est le monde. Mais qu'il n'a qu'une idée c'est de sortir de là où il s'est fourré. Et quand tu sors la voie c'est étonnant, ce n'est pas la grosse éclate c'est plutôt tranquille, apaisé, assez insaisissable. Parfois oser parler de recueillement. Peut-être car on sait qu'on ne vit pas au sommet. Y a de la joie mais c'est intime, précieux. Plénitude d'avoir accepté un défi à notre mesure et soulagé d'avoir réussi cette traversée avec un ami véritable. Là avec l'expérience il y a un relâchement, l'angoisse ou la pression fout momentanément la paix. Profiter car faut redescendre, on saisit l'impermanence des choses. Mortel mais putainement vivant.

Je me dis que je peux arrêter définitivement de grimper, c'est bon de penser ça. Mais je continue. J'appelle ça « le blues » du grimpeur.

Touché à un je ne sais quoi d'inconnu, non pas que le désir de grimpe s'évanouisse, non quelque chose s'est perdu et en même temps un élément nouveau est né dans le grimpeur que j'étais. Certaines grandes voies te changent un bonhomme, sentiment proche du renoncement, que ces jeux n'ont pas grosse importance et ma conscience aime être vide d'avoir séjourné dedans. Ça reste marqué dans ma chair. Éprouver le désir d'intérioriser plus les choses. De me laisser gagner par plus de douceur. Plus tranquille moins tourné vers un but, un objectif. Plus rien à me prouver. Plus peinarde, habitué à vieillir, distanciation. Penser à P. Edlinger, l'icône de la grimpe, au crépuscule de sa carrière, devenu alcoolique, se tuant en tombant de son escalier. Turbiner pour me fracasser Déc. 2017, sur un ribin herbeux, descendant la pointe de Primel « plus dure sera la chute » qu'il disait (Hemingway pour les ignares). Donc oui si possible gagner en discernement, décliner, nul homme n'y échappe, divers facteurs peuvent se mêler en moi pour former un cocktail négatif plus ou moins énigmatique, donc vigilance d'où le titre le « blues » du grimpeur.

Nommer l'évidence, la grimpe n'est plus vitale. Il y a plus important en amour. Donc laisser l'espace s'agrandir entre ma conscience et la grimpe. Finies les amours folles débutantes. Suis en place de celui qui assure, transmet dispos, aide à découvrir mais laisse l'autre en tête contacter ses folles amours. Passer le relais allège le blues, c'est un plaisir je dirai « dé gustatif », Compagnon de grimpe d'un grimpeur « en découverte » est pour moi d'une intensité qui se goûte, se déguste, c'est un met dont je me dois d'apprécier les moindres saveurs, car je peux deviner ce qu'il en est de ce qui se passe en lui ou elle. Remercier la confiance qu'il ou elle me porte.

Un copain guide « un bon alpiniste c'est celui qui revient ». Comme je fais partie de ceux épargnés d'une mort précoce et reçu en privilège de prendre de l'âge je demeure disposé, en attente non pressée de mon crépuscule dans toute sa gloire. Se rappeler que pour nombre de sociétés pré chrétiennes c'était une extrême lâcheté de mourir de vieillesse.

N'étant pas un jeune ingénu qui se bat pour des performances, ni une machine inorganique, connaissant mon côté très limité, j'entretiens plus ou moins nonchalamment mes capacités relationnelles et mon énergie aussi longtemps que possible.

A pluche,

G. Lucas.